

Commentaire Texte 1 (LT 176) pour octobre 2024

1. Thérèse cite deux fois dans cette lettre l'Imitation de Jésus-Christ ; Im III,49,7 et Im I,2,3. Cela vaut la peine de s'arrêter un peu sur ce petit livre ; on l'attribue (sans certitude) à Thomas Von Kempen, chanoine régulier de Windesheim (1380-1471), plus connu sous le nom de Thomas à Kempis. Ce livre appartient à la mouvance de la devotio moderna, courant spirituel acétique et mystique des 14 et 15 -ème siècles. Il a été lu et médité par des générations de chrétiens assoiffés de sainteté et de progrès spirituels jusqu'au Concile Vatican II. A partir du concile, on lui a reproché d'être trop individualiste, trop mystique, trop centré sur la croix au détriment de la résurrection, trop imprégnée d'une dépréciation du monde.

Que faut-il en penser pour nous aujourd'hui ? ce petit livre n'est ni parfait ni complet mais il contient toujours une grande valeur spirituelle. On peut le méditer sans hésitation comme une lecture spirituelle parmi d'autres.

Thérèse a découvert l'Imitation de Jésus-Christ au moment de sa première communion ; elle l'a reçu en cadeau à ce moment-là. Elle l'a véritablement dévoré jusqu'à l'âge de 13 ans. Elle le connaissait presque par cœur. Voici ce qu'elle en dit dans le manuscrit A (47) en parlant de son enfance :

« depuis longtemps, je me nourrissais de la pure farine contenue dans l'Imitation ; c'était le seul livre qui me fit du bien, car je n'avais pas encore trouvé les trésors cachés dans l'évangile. Je savais par cœur presque tous les chapitres de ma chère Imitation, ce petit livre ne me quittait jamais ; en été, je le portais dans ma poche, en hiver, dans mon manchon ; aussi était-il devenu traditionnel. Chez ma tante on s'en amusait beaucoup, et l'ouvrant au hasard, on me faisait réciter le chapitre qui se trouvait devant les yeux. »

Thérèse gardera l'Imitation dans sa vie de carmélite, elle écrit vers la fin du manuscrit A (83) :

« dans cette impuissance (sécheresse spirituelle), l'Écriture Sainte et l'Imitation viennent à mon secours ; en elles je trouve une nourriture solide et toute pure. »

Il est significatif que Thérèse choisira de réciter par cœur un passage de l'Imitation (Livre 2 CH 7) pour son entrée au carmel de Lisieux. Sa sœur Céline, plus tard sœur Geneviève, témoignera pour dire qu'elle l'a récité sans défaillance du début à la fin.

Dans toute son œuvre écrite, Thérèse citera explicitement l'Imitation 48 fois et 17 fois dans les seuls manuscrits autobiographiques.

2. La lettre est traversée par une attitude spirituelle de Thérèse qu'il faut regarder de près. Un simple recueil des mots employés permet de distinguer trois aspects de son enseignement :

- a. « Tâchant de me faire oublier », « qu'importe si je parais pauvre et dénuée de talents », « mettez votre joie dans le mépris de vous-mêmes », « aimez à être ignoré et compté pour rien », « je me réjouis d'être pauvre et désire le devenir chaque jour davantage ».

Ces expressions montrent un mouvement d'abaissement, voire d'anéantissement de soi qui rappelle celui du Christ évoqué par Saint Paul dans l'épître aux philippiens : « il s'anéantit lui-même prenant la condition d'esclave... » Ph 2,7.

Thérèse emploiera bien davantage le concept de petitesse que celui de pauvreté dans ses écrits. La pauvreté qu'elle évoque ici est celle des anawin de l'ancien testament, celle de la première béatitude de l'évangile de

Mathieu qui désignent les âmes convaincues de leur indignité spirituelle et de leur besoin de rédemption, qui n'ont pas leur point d'appui en eux-mêmes mais en Dieu seul.

Remarque : L'expression de l'Imitation « le mépris de soi-même » peut choquer un esprit moderne. Elle est marquée par une époque qui n'est plus la nôtre. Les mots de Thérèse nous rejoignent mieux quand elle dit que la plus grande grâce que Dieu lui a faite est celle de reconnaître son néant. C'est la même idée mais exprimée d'une façon plus compréhensible pour nous.

- b. « mettez votre joie dans la volonté de Dieu et sa gloire », « Jésus s'est contenté de mes désirs et de mon abandon total », « je n'ai qu'un désir, celui de faire sa volonté », « pour que Jésus prenne plus de plaisir à se jouer de moi ».

Remarque : l'image du jouet ou de la petite balle est désuète mais l'idée est profonde : il s'agit d'une disponibilité totale pour Dieu.

Ces expressions montrent un mouvement ascendant vers Dieu fait d'abandon à Dieu et de désir de communion dans l'amour à ce Dieu qui nous aime tant. Thérèse exprime un désir absolu de se livrer à Dieu dans l'amour.

- c. « j'ai senti une grande paix, j'ai senti que c'était la vérité ». Thérèse met le doigt sur une règle fondamentale du discernement : la paix qui accompagne l'âme dans sa vie avec Dieu.

Je pense à un verset de l'évangile de st Jean qui résume ce dont nous venons de parler :

« Il faut que Lui grandisse et que moi je diminue » Jn 3,30.

Commentaire texte 1 bis

octobre 2024

Je souhaite aborder le problème que peut poser pour nous un certain vocabulaire de cette lettre comme l'expression : « l'anéantissement de soi ».

1. Position du problème.

Les expressions employées par le livre de « l'Imitation de Jésus-Christ » et par Thérèse, comme le mépris de soi et l'anéantissement de soi, étaient très courantes à cette époque. Elles sont déjà employées dans la « devotio moderna » et ont par la suite connu un riche développement dans la spiritualité française depuis le 17^e-ième siècle. Elles posent de nos jours un problème car elles semblent heurter de front la culture moderne dans sa requête d'autonomie et de dignité, d'estime de soi, de reconnaissance par les autres.

Nous aurions pourtant bien tort de rejeter cette requête sans examen au nom de notre foi. Il y a quelque chose de profondément juste dans cette requête. Il y a quelque chose de profondément chrétien dans cette requête car c'est Dieu lui-même qui fonde notre dignité et notre liberté.

Nous aurions tout autant tort de rejeter les expressions traditionnelles de la spiritualité chrétienne car elles contiennent elles aussi des trésors de sagesse, comme bien souvent dans la « Tradition » (comprise au sens de Transmission du Trésor de la Foi) chrétienne.

La juste attitude consiste à maintenir la tension entre les deux versants du problème, à creuser la signification de l'un et de l'autre afin de trouver, si possible, le point de convergence qui les relie. C'est un travail qui s'impose à nous si nous voulons garder les trésors de la Tradition et en même temps vouloir les partager à nos contemporains. C'est un travail qui s'inscrit dans le devoir, plus général, de l'Église de présenter la foi chrétienne à toute culture de l'histoire humaine. Ce travail qui revient à chaque époque, a été particulièrement mis en valeur dans le Concile Vatican II.

2. Essai d'explication

A. Le thème de l'anéantissement dans la spiritualité française

Bérulle, ce cardinal qui facilita l'insertion du Carmel espagnol en France, fait une distinction qui éclaire éminemment notre sujet ; il met en exergue trois types de néant. Il y a en premier lieu le néant de l'être créé. Nous sommes appelés à reconnaître notre vraie nature c'est-à-dire notre néant d'origine, un néant auquel nous retournons au moment de la mort. Dieu seul peut nous sortir de ce néant en nous faisant don de la vie éternelle, mais en aucun cas nous ne pouvons-nous donner la vie à nous-mêmes. L'expression « d'anéantissement de soi » recouvre ici l'acceptation de notre condition humaine et d'abandon à Dieu, seule source de vie.

Il y a en second lieu le néant du péché. Nous sommes appelés à le reconnaître devant Dieu afin qu'il nous en délivre. Le mal et le péché conduisent au néant ; nous devons anéantir le péché qui est en nous afin que Dieu nous trouve libre pour accueillir sa vie divine. L'expression « d'anéantissement de soi » recouvre ici l'idée d'un anéantissement de notre égo, de notre moi égoïste et orgueilleux, incurvé sur lui-même, qui s'oppose à la vie divine. Cet anéantissement représente nécessairement ici-bas un déchirement que l'homme ne pourrait supporter sans la grâce. C'est ici que la nuit obscure décrite par saint Jean de la Croix prend toute sa place.

Il y a en troisième lieu le néant de l'Incarnation, c'est-à-dire le néant que Dieu lui-même connaît lorsqu'il s'incarne en Jésus-Christ.

Le mystère de l'Incarnation est longuement médité par Bérulle qui voit en lui un mystère de kénose (se vider de soi-même). Il reprend en cela saint Paul (Ph 2,6) : « *il s'anéantit lui-même, prenant la condition d'esclave.* » La petite Thérèse dira en PN 24 : « *rappelle-toi des divines splendeurs que tu quittas t'exilant sur la terre pour racheter tous les pauvres pécheurs.* » Chez Bérulle, le thème de l'anéantissement se trouve d'abord dans le Christ Jésus. Il le perçoit comme un mystère d'humilité et de don total de soi qui constitue l'être même du Christ dans l'Incarnation. Ceci le conduit alors à affirmer que tout homme est appelé à vivre cet anéantissement qui a habité le Verbe fait chair parce que tout homme est appelé par le Père à devenir fils par adoption dans le Fils unique par nature. Tout homme est appelé à vivre de la vie même du Christ ici-bas, donc à vivre ce mystère d'anéantissement et d'abaissement dans l'humilité. Pour Bérulle, la sanctification de l'homme se fait à l'image de l'Incarnation, c'est-à-dire dans l'anéantissement que le Christ a vécu en prenant corps dans la vie terrestre. L'anéantissement, chez Bérulle, vise à reproduire dans notre propre vie le mystère de l'Incarnation et non pas, comme on pourrait le penser dans une autre mystique, à s'incliner et s'effacer devant la grandeur de Dieu. Cette conception de l'anéantissement dans la vie chrétienne fait penser à ce que disait Élisabeth de la Trinité dans sa célèbre prière « O mon Dieu, Trinité que j'adore » : « *qu'il se fasse en moi comme une incarnation du Verbe.* »

Maurice Zundel (1897-1975), grand mystique du 20-ème siècle, ira encore plus loin ; pour lui, c'est au sein même de la vie trinitaire qu'il y a un mouvement de désappropriation total dans le don d'amour qui circule entre les Trois. Ce mouvement de désappropriation, qui est un anéantissement dans la vie trinitaire, est un pur bonheur au sein de la Trinité car le mal et le péché n'y ont aucune part. Cependant, il en va différemment pour le Christ dans le mystère de l'Incarnation ; là, le contexte du mal et du péché, et peut être aussi celui de la finitude de toute créature, donne un caractère douloureux à ce mouvement d'anéantissement qui habite dans le Christ par écoulement de la vie trinitaire en lui ; c'est la Croix.

B. Retour sur la position de nos contemporains

Cette compréhension du thème de l'anéantissement, saisi en son origine divine, peut-elle être pertinente pour nos contemporains ? Non seulement c'est possible mais l'homme contemporain éviterait bien des impasses dans lesquelles il s'est enfermé, en accueillant le message du Christ.

Le néant de l'être est ressenti d'une façon ou d'une autre par tout homme, ne serait-ce qu'au moment de la mort. Mais, bien souvent, l'homme contemporain cherche à l'oublier et à le fuir, tout simplement parce qu'il n'a aucune solution à proposer. Ce néant devient alors un vide générateur d'angoisse, le vide de finitude et l'angoisse existentielle qui lui est associée. On cherche alors à combler ce vide et cette angoisse par tous les moyens, des moins nobles comme la drogue aux plus raisonnables comme l'activisme et la consommation. Le message du Christ pourrait ici, non combler ce qui n'est pas possible sur terre, mais apaiser, au sens de vivre dans la paix, cette angoisse existentielle : nous pouvons réellement confier notre condition d'être créé à Dieu, dans un abandon filial reçu dans l'amour infini qui est à la source de notre vie.

Le néant du péché est rarement perçu comme il se doit par nos contemporains. Dans le meilleur des cas, il est ignoré et dans le pire des cas il est refusé au nom de la dignité et de la liberté. On laisse alors demeurer en soi le péché et toutes ses conséquences ; la principale étant de nous éloigner de Dieu, d'une vie en harmonie avec notre vocation de fils du Père des Cieux. Il est possible que l'homme contemporain, en refusant le message du Christ sur le péché de l'homme, reste aux prises en lui-même avec des confusions sur ce sujet : confusion entre culpabilité et péché, confusion entre dignité et péché, confusion encore entre autonomie légitime de l'homme voulue par Dieu et indépendance qui tue la relation essentielle avec Dieu à laquelle nous sommes tous appelés. Le message du Christ apporte un éclairage libérant sur tous ces sujets en révélant l'amour infini et la miséricorde inépuisable du Père : c'est en reconnaissant notre condition de pécheur auprès de notre Dieu qui est amour et miséricorde que nous trouvons la vraie source de notre dignité et de notre liberté. Notre autonomie redevient alors un lieu de sanctification épanouissante car nous pouvons le vivre dans la vérité de notre être, être filial par essence.

Le néant de l'Incarnation peut paraître loin de la vie et inaccessible aux inquiétudes de nos contemporains. Or, il en va de la représentation qu'on a de Dieu ; il s'agit bel et bien ici d'un renversement de notre conception naturelle de Dieu. L'homme contemporain imagine assez naturellement un Dieu tout puissant et juge par surcroît qui le fait fuir. Le message du Christ lui découvrirait tout le contraire : un Dieu humble et plein d'amour qui attend la réponse d'amour de l'homme. On peut dire de cette révolution copernicienne dans

l'accueil de Dieu, comme de la foi chrétienne : ça ne sert à rien (dans le sens que cela ne change en rien notre condition humaine) mais ça change tout (comme l'amour change tout dans une vie) !

3. **Remarque sur le livre de l'Imitation de Jésus-Christ**

Thérèse cite deux fois dans cette lettre l'Imitation de Jésus-Christ ; Im III,49,7 et Im I,2,3. On l'attribue (sans certitude) à Thomas Von Kempen (1380-1471), plus connu sous le nom de Thomas a Kempis. Ce livre appartient à la mouvance de la « devotio moderna », courant spirituel ascétique et mystique des 14 et 15 -ème siècles. Il a été lu et médité par des générations de chrétiens assoiffés de sainteté et de progrès spirituels jusqu'au Concile Vatican II. A partir du concile, on lui a reproché d'être trop individualiste, trop mystique, trop centré sur la croix au détriment de la résurrection, trop imprégnée d'une dépréciation du monde.

Que faut-il en penser pour nous aujourd'hui ? Ce petit livre contient toujours une grande valeur spirituelle.

Thérèse a découvert l'Imitation de Jésus-Christ au moment de sa première communion. Elle l'a véritablement dévoré jusqu'à l'âge de 13 ans. Elle le connaissait presque par cœur. Voici ce qu'elle en dit dans le manuscrit A (47) en parlant de son enfance :

« depuis longtemps, je me nourrissais de la pure farine contenue dans l'Imitation ; c'était le seul livre qui me fit du bien, car je n'avais pas encore trouvé les trésors cachés dans l'évangile. Je savais par cœur presque tous les chapitres de ma chère Imitation, ce petit livre ne me quittait jamais ; en été, je le portais dans ma poche, en hiver, dans mon manchon ; aussi était-il devenu traditionnel. Chez ma tante on s'en amusait beaucoup, et l'ouvrant au hasard, on me faisait réciter le chapitre qui se trouvait devant les yeux. »

Thérèse gardera l'Imitation dans sa vie de carmélite, elle écrit vers la fin du manuscrit A (83) :

« dans cette impuissance (sécheresse spirituelle), l' Ecriture Sainte et l'Imitation viennent à mon secours ; en elles je trouve une nourriture solide et toute pure. »

Il est significatif que Thérèse choisisse de réciter par cœur un passage de l'Imitation (Livre 2 CH 7) pour son entrée au carmel de Lisieux. Sa sœur Céline, plus tard sœur Geneviève, témoignera pour dire qu'elle l'a récité sans défaillance du début à la fin.

Dans toute son œuvre écrite, Thérèse citera explicitement l'Imitation 48 fois et 17 fois dans les seuls manuscrits autobiographiques.